

la nage, comme un beau temps, Teniers ne fut plus maître de lui.

La nacelle touchait les roseaux de la rive, il s'y élança tout éperdu.

— Anne ! Anne ! s'écria-t-il. Isabelle, pardonnez-moi, repartit-il aussitôt en tombant agenouillé aux pieds de la jeune fille.

Eh bien ! oui ! lui dit-elle avec entraînement, Anne Breughel, si vous voulez.

On devine sans peine que la jeune fille, peut-être un peu romanesque, avait aimé Teniers ; que, touchée de ses regrets pour Anne Breughel, elle avait entrepris de les adoucir, en arrivant peu à peu, à force d'illusions, à prendre la place de cette femme adorée.

Trois semaines après, Teniers épousa la fille du conseiller qui avait vainement élevé quelques obstacles. Il revint habiter le château ; il reprit sa façon de vivre de son meilleur temps.

Isabelle de Fresne, séduite par son génie rustique et ses nobles manières, lui fut très-dévouée jusqu'à sa mort. Elle savait qu'elle lui rappelait toujours sa première femme ; loin de s'en plaindre et de s'en irriter, elle avait pris peu à peu les habitudes d'Anne Breughel, dans le dessein généreux de faire illusion sans cesse au peintre.

Aussi Teniers, ravi d'avoir retrouvé une si douce compagne, l'aimait pour elle et pour Anne Breughel.

VI.—LA MORT DE TENIERS.

Il mourut âgé de plus de quatre-vingt ans. Il vivait retiré à Bruxelles, toujours ardent au travail. Sa mort fut douce et paisible. Un de ses fils, récollet à Malines, lui ferma pieusement les yeux.

Grâce au zèle de ce fils, il était devenu très-bon catholique.

Il avait peint pour le couvent de Malines les dix-neuf martyrs de St. Gorcum.

Ce fils a écrit une vie de son père, entremêlée d'oraisons et de litanies.

La seule page curieuse est la dernière, qui parle de la mort de ce peintre célèbre.

« Déjà dans le délire, David Teniers ne parlait qu'à de longs intervalles. Au milieu de la nuit après un assoupissement pénible, il prit la main de son fils avec agitation :

— « Voyez-vous là-bas ? lui dit-il en soulevant la tête.

— « Le récollet regarda dans le fond de la chambre.

— « Je ne vois rien, mon père.

— « Voyez-vous, reprit le vieux peintre, dans ce laboratoire, cet alchimiste qui médite ? Il s'est tourné vers moi pour me dire adieu. Adieu donc ! Qu'ai-je dit, un alchimiste ? c'est un buveur ; ils sont deux, trois, quatre : l'odeur de leur bière me monte à la tête. Oh ! les profonds politiques ! les voilà qui transportent les Flandres en Espagne ! les ivrognes ! c'est pour y boire à plein verre du vin de Malaga.

« Mon fils, empêchez donc de fumer ce paysan qui n'a rien à dire. Bien à propos, j'entends sa pipe qui se casse, je me trompe, c'est le violon du vieux Nicolas Soëst, il y a donc kermesse à Pesck aujourd'hui ?

« Ouvrez la fenêtre. Prenez garde, Marguerite, le vent bat votre jupe. Comme cet alchimiste est beau ! Le vieux sou !

C'est bien la peine d'avoir des cheveux blancs ! J'aime mieux voir ton violon, Nicolas ; mais que diable joues-tu donc là ? Mon fils, mon fils ! voyez-vous ? c'est effrayant !

« Le vieux peintre tressaillit et passa la main sur ses yeux.

— « Voyez-vous la triste danse ? le vieux Nicolas Soëst n'est plus qu'un squelette qui joue des airs funèbres. Je vois tous mes ivrognes, toutes mes folles, tous mes fumeurs qui passent dans le cimetière. Ils s'en vont tous.

« Adieu, mes amis. Mon fils, appelez les laquais, il est temps de partir.

David Teniers fut enterré dans le chœur de l'église de Pesck, sous le clocher qui, dans ses tableaux, se dessine à tous les horizons.

Le dimanche, les arrière-petits-fils des paysans qu'il a peints au cabaret ou à la kermesse passent sur le marbre de sa tombe, avec un sourire de mélancolie et de gaieté.

VII.—SON ŒUVRE.

Après avoir raconté quelques pages de sa vie, que dire de son œuvre que vous n'avez dit vous-même ? C'est la vérité qui sort du puits, avec un léger accent de poésie primitive. L'art, quoi qu'on fasse de lui, ne perd jamais ses droits.

Certains petits tableaux de ce maître, peu connus sans doute, peut-être même dédaignés, me séduisent beaucoup plus que ses buveurs éternels ; ainsi, *la Bohémienne* et *le Sabbat*, me prouvent que Teniers a eu ses jours de mystérieuse poésie.

La Bohémienne, cette juive errante, qui n'a le plus souvent d'autre abri que le ciel, a été bien comprise par le peintre ; elle devient mère dans le creux d'une roche, son berceau est sa tombe. Toute sa misère est reproduite avec une vérité qui vous effraye.

Le Sabbat est une fantaisie à la Callot, pleins d'effet et de bizarrerie.

Mais pourtant la poésie de Teniers est surtout la poésie de la gaieté. Sa philosophie est toujours au cabaret.

Un de ses tableaux, qu'il a appelé *l'Ecole Flamande*, enseigne, à l'en croire, la vraie science de la vie. Or, cette école a pour maître un franc buveur, qui préside ses disciples sur un tonneau en perce. Il tient d'une main un broc ; de l'autre, il soutient sa pipe ; il hume du même coup bière et tabac, tout en regardant passer Margot par la fenêtre. Les disciples sont dignes d'un tel maître ; ils apprennent à jouer aux cartes et à apprivoiser la cabaretière ; ils n'ont pas d'autre alphabet.

Ses paysages sont en harmonie avec ses figures ; on sent que ses arbres avoisinent des cabarets ; on n'y entend pas le gazouillement des oiseaux. Il peignait le premier arbre venu comme le premier rustre venu, sans cacher les fautes de la nature : pas un de ses arbres qui ne fut déplacé dans un parc. Cependant son feuillage est facile ; l'air s'y joue bien.

Ses horizons, ses lointains sont trop peu variés ; ce sont toujours les horizons du château des Trois-Tours.

Ses ciels sont touchés avec légèreté et avec feu ; ses lointains ne s'arrêtent que dans l'infini ; mais ils ne sont pas d'un plus joli goût que les arbres. Teniers n'attendait pas qu'un nuage poétique passât sous ses yeux, il saisissait sans plus de façon le ciel comme il était.

Son grand art était de saisir franchement toutes les physiognomies. Dans ses tableaux, à la première vue, on entend non-